

# LE CALEPIN BLEU

N°78

1<sup>er</sup> OCTOBRE 2024



Bistrots et troquets

**Sylvie VAN PRAËT**  
**Anagramme** 3

**n°78 - Bistrots et troquets...**

**Philippe BLONDEAU**  
Au Café Barbe 6

**Françoise DANEL**  
Pichets et troquet 8

**Pierre ROSSET**  
Estaminet... Frites & compagnie 11

**Christelle MATHIEU**  
Les cris du pinceau de Munch 17

**Richard QUESNEAU**  
**БЫ́стро** 19

**Méline L.**  
La tournée 25

**Sylvie VAN PRAËT**  
Bar-tabac-épicerie 26

**Léo DEMOZAY**  
Une soirée au Savoy 30

**Florence KRAMER**  
Inégales positions 35

**Roger WALLET**  
Bistrots, troquets et rades 40

**Régine PAQUET**  
Rue de l'Ange au café 44



Sylvie VAN PRAËT

Anagramme



Il sent bien que les mots s'échappent, lui échappent depuis des semaines peut-être des mois.

Derrière le bar, le patron le regarde s'asseoir et, lui laissant le temps de poser son regard sur l'avenue derrière la vitre, sur la salle presque vide, sortir son journal et chausser ses lunettes, vient, d'un pas indifférent sans même lui jeter un œil ou lui dire un mot, lui servir cette bière infâme qu'il boit à petites gorgées. Pour que le temps file moins vite. Au fond de la salle de jeunes gens échantent des propos dont il ne saisit pas le sens mais qu'ils ponctuent de grands éclats de rire. Jamais comme aujourd'hui il n'a ressenti cette absence de mots. Tout juste peut-il nommer la boisson qu'il consomme chaque jour ici. Il lui reste quelques substantifs intempestifs comme "subterfuge" ou "galimatias" qui ne lui servent à rien pour converser ou demander son chemin.

Il étale le journal sur la table tachée d'auroles d'anciennes consommations. Il s'en afflige un instant. Il cherche, cligne des yeux un peu ridiculement et tout à coup comme un point de lumière dans la nuit. Oui c'est ça "des consommations". Ce mot-là aussi résiste à l'effacement.

Depuis longtemps il évite la page des mots croisés. Il a vérifié que l'auteur n'en avait pas changé puis il avait reporté l'exercice à ses soirées de silence avec un dictionnaire. Mais un soir d'hiver, les mains encore gelées de sa promenade quotidienne le crayon lui était tombé des mains. Il s'était dit "C'est un signe". Ça il s'en souvient.

Aujourd'hui, le soleil se faufile entre les branches de platane de l'avenue et les jeunes gens l'ont accueilli avec enthousiasme. Il se surprend à sourire. L'un d'eux respendit plus que les autres. Il cherche le nom que l'on donne à sa couleur de cheveux, mais rien, un silence, un vide exaspérant. Il le regarde si avidement que tous se tournent vers lui

et le vissent à son siège comme un vieux papillon. Il lève la main en signe de soumission.

Sur le trottoir des femmes, des hommes circulent. Leurs tenues, l'expression de leurs visages, rien ne parle, rien ne raconte les vies qu'il aimait deviner autrefois.

Il a construit ainsi des épopées, des drames, des comédies plus légères aussi, et son appartement s'est rempli de pages, de feuillets recouverts de son écriture minutieuse à l'encre noire.

Le patron s'est approché avec une autre bière. Il ne lui semble pourtant pas avoir articulé une seule phrase. Les mots lui échappent ou s'échappent ? Aurait-il dit quelque chose sans que sa bouche, sa langue, son palais n'aient bougé ? Il voit des mots qui se libèrent et caracolent hors de ses lèvres. Des lettres qui s'accrochent et se lâchent. Une farandole de signes noirs et fins le nargue. Et soudain il en a terriblement peur.



Non seulement il ne les trouve plus mais ils mènent leur vie sans lui, sans le sens à donner aux choses que l'on voit et que l'on palpe, que l'on respire et que l'on mâche. Les mots enfuis, il s'aperçoit que les repas pris à la va-vite sur un coin de table n'ont de goût que celui de l'oubli. Les étoffes, les peaux, toutes ces vies mouvantes de la rue, du métro se sont perdues dans l'absence de mots. Sait-il seulement articuler une phrase entière ? Peut-il seulement nommer le parfum de cette femme croisée tout à l'heure, la couleur de ses yeux ou de son pull-over ? Ici on le comprend non pas à demi-mot mais par sa seule présence. Qu'il passe la porte : la bière surgit sur sa table et l'homme au tablier blanc-sale a déjà tourné les talons.

La bière n'est pas forte mais ses joues commencent à rougir. Il le sent. Le sang frappe aux grosses veines du cou et sa vue se trouble un peu. Les jeunes gens sont partis dans un charivari de chaises et de tables et le patron les essuie. Son geste est détaché, son bras s'agite et son visage tourné vers la vitre n'exprime que l'ennui.

Un homme passe, un journal sous le bras, un téléphone à l'oreille et le monde autour de lui semble opaque. Il marche lentement mais parle

vite. On le voit à ses lèvres.

Il se souvient d'un fils très grand et bavard. Un peu comme cet homme au journal. Et d'une femme aussi, très belle et vivante. Leurs noms sont écrits quelque part dans ses milliers de feuilles entassées, mais qu'il n'a jamais classées ou ordonnées. Le mot "nectar" lui saute au visage. Il a l'image très claire des étagères où s'empilent ses "nectars". Sans doute pense-t-il à ces petites choses cartonnées où s'assemblent les papiers griffonnés. Pourtant sans aucune certitude absolue il se dit que le mot n'est pas juste.



La femme belle et vive avait de longs cheveux si blonds qu'ils en étaient presque blancs. L'image en est si nette qu'il pourrait sentir le soyeux de cette crinière sous sa main levée. À ce geste le patron rappelle une nouvelle bière en main, une main autoritaire, mais la mine aussi indifférente que l'instant d'avant.



La femme, il ne saurait pas lui donner un nom ni même un prénom mais, pour elle, le seul mot qui lui vient est "pirate". Ce mot-là non plus ne lui paraît pas approprié. Et quand il le souligne dans sa tête viennent des larmes. Tout son corps se met à trembler et une odeur de cigarette le fait tousser. Pourtant il est seul avec le patron tendu, presque effrayant devant la porte du bar. On dirait qu'il guette.

Les mots se sont enfuis comme les jeunes gens. L'alcool lui brise les tempes. Le journal s'est froissé sans qu'il en tourne une seule page. Sans doute s'est-il agité. Ses coudes ont frotté le papier sans qu'il entende le froissement des choses que l'on maltraite.

Il se lève et craque et grimace. Il enfle son manteau. Il laisse sur la table un billet.

En passant devant le patron toujours figé il murmure "Mille Crimes".



Philippe BLONDEAU

Au café Barbe



"C'est mon cheval du dimanche" avait dit l'homme. On était dimanche, en effet. C'était le mois d'août et il faisait déjà bien chaud dans la matinée. La bête semblait assez mal fichue, osseuse, d'un blanc un peu sale. Elle hochait la tête comme en signe d'acquiescement. Ses lèvres, tirillées par le mors, faisaient une espèce de sourire. L'homme, lui, malgré son grand âge, était bien d'aplomb. Maigre, petit, tanné, il avait tout de ces paysans du Midi qui vivent alertes jusqu'à quatre-vingt-dix ans et s'effondrent tout d'un coup sans rien demander ni devoir à personne. Les petits cimetières desséchés de nos campagnes en sont pleins. "Je ne le sors que le dimanche, poursuit l'homme. L'autre, je l'ai pris noir pour ne pas les confondre. (Et il ricana un peu bêtement.) Allez donc. Bonne journée."

Le voyageur le regarda s'éloigner, oscillant sur sa monture lente. Puis il descendit vers le village, un peu assourdi par le tintamarre des cigales. Sur la place ombragée de beaux platanes (le voyageur aimait les arbres), il se dirigea vers le café. "Café Barbe", annonçait l'écriteau. Il aurait pu se dispenser de cette précision, se disait avec amusement le voyageur, puisque c'était à l'évidence le seul café de ce village minuscule.

Dans la salle saturée par la fumée des pipes, une dizaine d'hommes parlaient haut en buvant le vin du pays. Au comptoir, le voyageur, qui était observateur curieux et homme d'esprit, engagea la conversation, toujours en quête de bonnes histoires, comme celle-ci, qu'il devait consigner par écrit un peu plus tard. "J'ai rencontré le cheval du dimanche", dit-il, pour voir. Le patron rit bruyamment :

- Ah! Ce vieux barbu!
- Mais celui-là n'était pas barbu...
- Il l'était. Croyez-moi, il l'était. Il l'a rasée après sa dernière cuite. Vous n'êtes pas d'ici, vous. je vais vous la raconter l'histoire. À l'époque

sa barbe lui descendait jusqu'à la moitié de la poitrine. Une vraie légende ce barbu. Il buvait sec. Et quand il avait trop bu sa barbe lui servait de bavoir.

Les hommes s'étaient tus, visiblement ravis d'écouter encore l'histoire qu'ils avaient dû entendre déjà une bonne dizaine de fois.

- C'était un samedi, justement. Oh ! il y a bien sept ou huit ans de ça. (Des murmures approuvèrent.) Ce soir-là il en tenait une mémorable. Au moment de la fermeture on était à se demander comment on allait pouvoir le ramener chez lui. C'est alors que le cheval du dimanche est arrivé. Comme la porte était ouverte, il est entré tout bravement. On n'avait jamais vu ça. Pensez ! Un cheval au bistrot... Il s'est approché de son maître, écroulé sur la table, et l'a attrapé par le col. L'autre s'est réveillé et il a eu comme un éclair. Alors l'André a dit : Il faut le coller dessus. C'est ce qu'on a fait, mais pas sans mal. On pensait qu'il allait s'effondrer au bout de trois pas. Mais non. Le cheval du dimanche, très précautionneux, l'a sorti de là et à petits pas, l'a ramené à la maison. Nous on était tous dans la rue à se tenir les côtes. Pensez donc ! Un cheval au bistrot ! Comment le barbu est descendu de là et a retrouvé son lit, ça, on ne l'a jamais su. Certains disent que le cheval avait dû le traîner jusqu'à sa paillasse... Ce qui est sûr c'est que le lendemain matin on a vu le cheval qui passait la tête par la fenêtre de la chambre pour brouter le chèvrefeuille. Quand il a été dessoulé, le barbu a rasé sa barbe et il a dit : "C'est fini ; je ne bois plus." Serment d'ivrogne ? Eh bien, croyez-moi si vous voulez, il n'a plus bu une goutte de vin ; et je crois bien qu'il nous enterrera tous.



**Françoise DANEL**

**Pichets et troquet**



C'est un bistrot rural dans la campagne beaujolaise. Les tables et les chaises en bois sont installées, bien alignées, dans une salle de taille modeste. Au mur, point de décoration artificielle ne vient distraire les consommateurs.

Quelle est la couleur des murs ? Du sol ? Ce n'est pas important. C'est simplement fonctionnel. Au sol, des dalles gris moucheté permettent un entretien aisé ; sur les parois, une peinture écru a été appliquée par les patrons eux-mêmes. Le zinc occupe deux mètres - et encore ! - et on voit bien qu'il est là depuis des dizaines d'années et qu'il affiche sans fierté ni esbroufe sa capacité à recevoir les coudes des habitués qui débitent leur logorrhée quotidienne sur le cours du monde et les travers de ses habitants. Enfin, les commentaires s'arrêtent souvent aux limites du village, voire du canton, rarement plus loin. Ici, on ne fait pas de chichis. On ne trouve pas de les boissons vantées par la publicité : on ne sert que des valeurs sûres qui ne se démodent pas.

Les patrons, deux frères, Guy et Marcel, gèrent l'établissement qu'ils ont toujours connu. Ils y ont traîné, enfants, et ils faisaient leurs devoirs sur la table la plus proche de la partie privée. Les exercices de conjugaison et les soustractions étaient bercés par les conversations des clients. Leur mère, affairée à la cuisine, pouvait jeter un œil à ses rejetons ainsi qu'à ses casseroles. Aucun débordement possible : le court-bouillon dans la marmite, les écoliers et leurs problèmes de robinet qui fuit, à moins que ce ne soit l'inverse...

Adultes, Guy et Marcel sont allés travailler à la ville mais ils revenaient souvent les week-ends pour baigner dans l'ambiance généreuse et bon enfant du bistrot. Quand leur père, victime d'un grave accident de voiture, est devenu handicapé, Guy n'a pas réfléchi bien longtemps et a lâché son emploi sans regret. Il est venu remplacer son père qui trônait



dans son fauteuil roulant au centre du troquet, l'œil qui frise et toujours le mot pour faire rire l'assemblée. Cinq ans plus tard, quand le père a tiré sa révérence, la mère a décidé de prendre sa retraite. Tout naturellement, Marcel a pris sa suite. Les deux frères, toujours célibataires, se sont installés dans le logement du bistrot à l'étage. Ils ont fait quelques travaux mais sans toucher à l'âme des lieux. On sentait l'authentique, le vécu. Ils y servaient le midi omelettes aux herbes ou aux champignons, daubes mijotées, crèmes aux œufs et tartes aux fruits.



Jamais de jour de fermeture : les deux frères s'arrangeaient entre eux et quand l'un d'eux s'absentait, l'autre était toujours présent. Les jours se suivaient inexorablement avec les habitués sauf deux, trois semaines par an à l'époque des vendanges. Chaque soir, après la dure journée de labeur dans les vignes, les vendangeurs - jeunes, vieux, étudiants, routards, salariés qui arrondissaient leurs revenus - se retrouvaient et communiaient dans une fraternité non démentie. Le tutoiement de rigueur, la proximité des corps fourbus créaient des liens. S'y croisaient



un poète barbu qui déclamaient ses vers et un autre grattant sa guitare : des chants repris en chœur s'élevaient et quelques pas de danse incertains sur les tables égayaient les soirées. La densité au mètre carré était digne de la fréquentation des rames de métro aux heures de pointe. Les pichets de vin se vidaient aussi vite que s'emplissaient les estomacs. Au bout de quelques verres vidés, quand la garde baissait, des chansons paillardes retentissaient, reprises à l'unisson. Des amours fugaces naissaient : leur durée de vie n'était que de quelques jours, une parenthèse acidulée dans la grisaille du quotidien et qu'on rangerait au retour dans la galerie des beaux souvenirs. Les habitués se gardaient bien de venir le soir quand cette foule bigarrée et bruyante investissait les locaux. Pour les autochtones aussi, c'était un changement dans leurs habitudes mais ils voyaient avec bienveillance cette clientèle éphémère. Quant à Guy et Marcel, c'était la période la plus intense de l'année. Certes, il y avait bien

quelques débordements, quelques empoignades - certains ont le vin mauvais - mais les recettes étaient stupéfiantes. Deux cousins venaient prêter main-forte pour le service. Marcel avait eu le cœur chamboulé par une belle vendangeuse mais, contrairement aux bons vins, les amours automnales ne se bonifiaient pas et leur relation tourna vite au vinaigre. Marcel se garda bien de batifoler les années suivantes!

Fabienne a fréquenté ce lieu par deux fois, adolescente et jeune adulte à la fin des années 70. Bien qu'elle ait apprécié la région et l'ambiance des lieux, elle n'est jamais retournée sur place.

Dans son cœur, restent ancrés en mémoire des chants exaltés, des baisers partagés, des étreintes furtives, près du monument aux morts. L'insouciance de la jeunesse.



**Pierre ROSSET**  
**Estaminet...**  
**Frites & compagnie**

*"Ça sent la bière de Londres à Berlin/Ça sent la bière,  
Dieu qu'on est bien..."*

La bière, Jacques Brel<sup>1</sup>

*"Ce n'est pas les frites qui font grossir, c'est la bière  
qu'on boit avec."*

Grégoire Lacroix<sup>2</sup>

Au  
Pourquoi pas



Après le crime du Calepin bleu n° 77, le thème de ce mois d'octobre est rafraîchissant. En ce sens il m'offre l'occasion de revenir sur des périodes écoulées et de m'y arrêter quelques instants. Celle d'avant et d'après mes vingt ans d'abord et puis celle plus récente de l'âge adulte.

J'ai vécu jusqu'à vingt ans dans l'Oise, à Beauvais précisément puisque j'y suis né il y aura bientôt soixante-dix-sept ans. À mon adolescence il y avait un bistrot, *Au Pourquoi Pas*, chez Philo, dans l'actuel quartier Saint-Jacques, tenu par une femme. J'aimais alors son ambiance feutrée. J'y allais souvent le samedi soir...

Plus tard, après mon service militaire, au tout début de ma carrière professionnelle, je découvris au centre ville de Senlis un lieu similaire. J'y allais régulièrement avec un collègue après la journée de travail. C'était aussi une femme qui le tenait. Une femme de caractère aux dires des clients réguliers de l'époque. Nous y prenions un demi, peut-être deux... J'ai le souvenir des andouillettes que je mangeais froides avec plaisir... Ce lieu ressemblait étrangement au premier: espace restreint, quelques tables avec leurs chaises et un comptoir devant lequel debout quelques clients consommaient... De la musique et peu de lumière.

Je me souviens aussi d'un autre lieu dans l'Oise, *Le Bateau ivre*, à Rochy-Condé, où un soir, devant quelques clients j'avais déclamé plusieurs de mes premiers 'poèmes'...



C'était l'époque insouciante de mes troquets... Et puis celle de ma vie d'étudiant. C'est notamment à la Maison de la Culture d'Amiens (la MCA) que, dans une soirée, j'en déclamai d'autres... Sans doute *C'était, Le psychiatre, Vas-y Tatave, Le clos-porte...*



Bar, café... bistrot, troquet... Autant de mots (des synonymes pour les dictionnaires) pour définir à peu près la même chose. Le client de l'une ou de l'autre de ces appellations sait, je le pense, bien faire la différence: une ambiance, un décor, des habitués et des habitudes. À Beauvais comme à Senlis c'était, j'en reste convaincu, pour moi des troquets... Des lieux où, assis sur une chaise devant une petite table et un verre à la main, je me sentais bien.

...

En 1989 j'ai découvert dans les Flandres l'"Estaminet". Un autre synonyme des dictionnaires. Pour Wikipédia l'estaminet "est en Picardie, en Flandre française et en Belgique, un débit de boissons servant en général de la bière et proposant aussi du tabac et des jeux traditionnels". Certes, mais pour moi ils sont surtout des lieux de convivialité.

En fonction dans le Nord à la frontière belge nous traversions régulièrement le pont pour franchir celle-ci: les enfants (à l'épicerie) pour les bonbons, mon épouse et moi pour le carburant de notre voiture, les chocolats (pour nous et/ou pour les amis), le tabac (je fumais encore à cette époque-là) et surtout pour les bières... Ah! Les bières belges. Les plus variées du monde... La brasserie Vanuxeem<sup>3</sup> à Ploegsteert - à quelques centaines de mètres d'Armentières et à quelques kilomètres d'Houplines, mon lieu de travail - offrait (et offre toujours) des centaines de bières venant du monde entier dont évidemment de très nombreuses bières de Belgique. Nous y



faisons régulièrement le plein de bières connues et appréciées et aussi - pour le plaisir de la découverte - d'inconnues...

Estaminet! Lieu convivial par excellence perdu dans la campagne belge parmi les pâturages et les champs. Perdu, oui... Nous en choisissons un, c'était souvent - après de nombreux détours - un autre que nous trouvions. Ces découvertes souvent hasardeuses (en fait porteuses de souvenirs) dureront jusqu'à notre retour dans la Somme, à Amiens en juin 1997.



Lieu convivial! Oui, bien sûr. J'ai toujours été frappé dans ces lieux par la diversité de la clientèle belge et française. Grands-parents, parents, petits-enfants... Soit trois générations (quelquefois quatre) se retrouvant le week-end autour de frites, fricadelle et autres plats typiques de la région (carbonnades flamandes, potjvlesch<sup>4</sup> [le pot'je])... accompagnés de bière (belge bien sûr!) dans une ambiance chaleureuse...

Les Flandres françaises offrent aussi, à la frontière belge, notamment à Bailleul et aux alentours, la même ambiance. En fait, l'estaminet reste très présent dans le Nord. Nous les retrouvons ainsi, entre de nombreux autres, à Lille et à Dunkerque... À Amiens il n'y a pas d'estaminet, même si ce nom apparaît sur internet...

En écrivant cet article, des souvenirs (en est-ce vraiment?) parmi d'autres reviennent à ma mémoire. C'est samedi, il fait déjà nuit. Une des petites routes belges nous amène, cette fois-ci, jusqu'à l'estaminet choisi. Il est fermé, sans cause apparente. Au détour d'une de ces routes nous en trouvons un autre. Il est complet... Avec le troisième nous avons plus de chance car il est ouvert et peut nous accueillir. Frites et bières belges sont disponibles mais la fricadelle est en rupture... L'ambiance est cependant très joyeuse. À une table une famille chante. J'ai cru comprendre qu'elle fêtait l'anniversaire de l'une des filles. Ses vingt ans, peut-être!

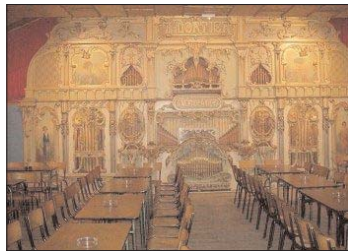
...Ah! Quelle soirée mes amis! Une soirée épique marquée par sa cacophonie jouée résonnant encore dans mes oreilles!... Un soir dans

un estaminet belge, des jeunes Français chantaient *le P'tit Quinquin* (chanson du poète lillois Alexandre Desrousseau). Alors que dans un coin de la salle, un homme d'un âge très avancé (pas seulement en âge) chantait haut et fort *J'aime le jambon et la saucisse. J'aime le jambon quand il est bon! Mais j'aime encore mieux le lait de ma nourrice...* Au fond de la salle d'autres moins vieux - mais aussi avancés que lui - entonnaient *Boire un petit coup c'est agréable/boire un petit coup c'est doux...* Quelques personnes les applaudissaient. D'autres leur faisaient signe d'arrêter de chanter, marquant ainsi leur mécontentement. Certains riaient, d'autres pas... Mais nombreux furent ceux qui gardaient le silence... Isolé à une table, un couple d'amoureux indifférent à cette ambiance mangeait paisiblement... Alors que le calme semblait revenir tout à coup une belle voix féminine s'éleva au milieu de la salle. Une femme debout chantait avec entrain *Mon truc en plume: "... moi, je vis de ma plume/Et je plume/Le bitume...* " Ah!... Zizi, si tu pouvais l'entendre...!

(Ici le lecteur est en droit de se demander ce que je faisais ce soir-là... Ce soir là... Ben... heu, j'observais sans rien dire, pardi!)

Vouloir aller dans un estaminet belge relèverait en quelque sorte de l'aventure, un peu comme un jeu de piste. C'est peut-être ce qui leur donne aussi, avec la convivialité, un certain attrait... Pouvoir manger dans un estaminet reste donc en quelque sorte un 'exploit', les bières, les frites et la fricadelle ne s'offrant pas facilement aux clients. Il faut d'abord les mériter...

Autre souvenir... Celui du *Café des orgues*. Ce dernier n'est pas un vrai estaminet, mais pour moi cela y ressemble beaucoup: bonne ambiance, convivialité, quelques bières et frites. Situé à cinq kilomètres de la frontière belge à



Herzelee ce café possède trois orgues mécaniques "aussi belles qu'imposantes". Ainsi l'on y danse (l'on y danse...) en famille, en couple, entre amis. Cinq cents morceaux de musique sur cartons perforés d'époque mènent tour à tour avec l'une ou l'autre des orgues les différentes

danses : tango, valse, rumba... "recréant ainsi l'ambiance de la Belle Époque". Il nous arrivait d'y aller avec des amis... Moments précieux, conviviaux et forts agréables dans ce lieu unique...

Hélas, ce temps pour nous est révolu depuis notre retour en Picardie. Même si quelquefois nous franchissons la frontière avec Marie-Claude, notre amie d'Armentières.

C'était là-bas ! En Belgique et en France. C'était avant... Il y a déjà longtemps. Depuis les choses ont évolué. Plus de routes sinueuses le midi ou le soir pour aller manger... La modernité fait loi ! Celle des téléphones portables, des sites internet, des GPS et des propos (plus ou moins agréables) sur les réseaux sociaux...



*(Désolé, une petite pause ici s'impose avant la suite de ce texte. Plume vient de sauter sur mes genoux, en quête de caresses. Plume, la chatte grise de notre fille revenue la veille dans la matinée après une absence d'une semaine ! Plume, la chatte occitane aux yeux bleus vivant dans la propriété de notre fille à quarante-sept kilomètres de Montauban (la ville où le cassoulet du chef étoilé Christian Constant est roi) sur la ligne Paris Montparnasse-Toulouse Matabiau.)* Voilà pour la pause. Reprenons désormais la suite de l'écriture.

Ainsi, par exemple, aujourd'hui à Amiens (et sans aucun doute partout ailleurs dans les villes) c'est très simple. Une fête à souhaiter ? Le désir de bien manger ? Seul, en couple, en famille, avec des amis ? D'abord choisir le nom d'un restaurant. Puis téléphoner aux heures et aux jours d'ouverture ou (si le Wifi fonctionne) aller sur son site internet (de jour comme de nuit, 24 heures sur 24, 7 jours sur 7). Choisir un jour et une heure disponible qui convient, réserver et attendre la confirmation. Celle-ci sera rappelée la veille. Et le jour dit (le client est prévenu) ne pas être en retard de plus de quinze minutes... Sinon la table redeviendra libre pour d'autres éventuels clients...

Alors que - depuis de très nombreuses années - dans les villages de nos campagnes le nombre de cafés diminue régulièrement, des questions peuvent aujourd'hui se poser.

Et si demain il n'y avait plus de frites dans les estaminets? Et si demain... la bière?... Et si... encore? Oui, et si?... Sait-on jamais.

Hé! Pierrot, encore une p'tite bière et une p'tite frite...

1. In *J'arrive*, 1968.

2. "Écrivain, journaliste et poète" il est membre de l'Académie Alphonse Allais (Wikipédia).

3. Elle brasse 7 bières Queue de charrue.

4. Le vrai n'a aucunement rien à voir avec celui de notre Intermarché vendu sans gelée...

*NB - Concernant la frite une question perdurait : la frite est française ou belge [Voir article d'Alexandra Huctin du 07/10/2023, france3-regions.francetvinfo]? Pierre Leclerc, un historien de l'alimentation, répond à celle-ci en mettant tout le monde d'accord : « On peut dire pour être juste que la frite est une invention française de culture belge ». Voilà, c'est simple elle est franco-belge...*

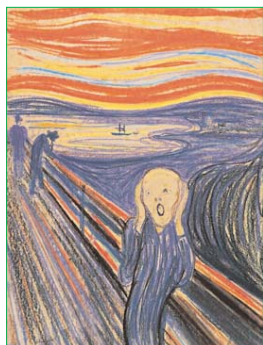
*En voici la preuve : Franco-belge oui, mais aussi internationale. Comme en témoigne ce 28 septembre 2024 sur la Grand-Place d'Arras le 2<sup>e</sup> championnat mondial de la frite... Et le champion n'est pas un Belge, mais un Français d'Angers qui ce samedi, sans aucun doute, « avait la patate »...!*





Christelle MATHIEU

Les cris du pinceau  
de Munch



Le soleil se couche, malade, fiévreux. Le ciel, tout à coup, inondé de sang, devient rouge. Je m'adosse, épuisé à mort, contre une barrière. Mes frères poursuivent leur chemin, tandis que moi, tremblant d'angoisse, ravagé par le long cri infini de la nature, je m'arrête. Rêvant, je m'abandonne au travail. J'étales des traits, des courbes de peinture. Au sein d'une foule humaine : ma solitude. Qu'y puis-je ?

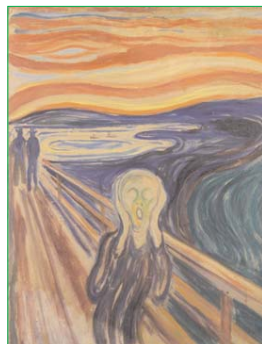
Vite ! Que ma peau s'empourpre, que mon visage rougisse, que surgisse de mes pinceaux un courant d'air sanglant. Que je ne me néglige plus, que je me console, Ô mort, tristesse, maladie, qui creusent, dos qui se voûte, sombres ennemis, fuyez, allez vous emparer d'un autre que moi.

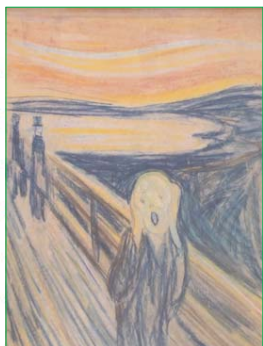
Vilaine Faucheuse, vous avez emporté dans vos ténèbres ma mère, ma sœur, mon frère. Des semaines de larmes.

La nature s'est écroulée, avec moi, poussiéreuse. Nous sommes, elle et moi, semblables à deux momies côte à côte, comme deux ombres, comme deux cris assourdissants qui passent à travers l'univers. Je me couvre les oreilles pour estomper notre cri. Toi, Dame Nature, tu enjambes la clôture, et tu me lances un regard franc et rieur.

Soudain, je vois sur tes lèvres le sourire du "Cavalier riant", de Frans Hals : portrait d'un patricien au visage animé d'une expression mi-amusée, mi-dédaigneuse.

Sur des millions de kilomètres d'espace, à des milliards d'années, nous célébrerons encore notre cri. En novembre, en décembre. Cris épars, lieux voilés, lueurs tenaces. Nos cris s'entendront depuis les bas-fonds, les océans, les rochers. Ils navigueront entre les matins ivres et les légèretés du soir, brouillant nos yeux.

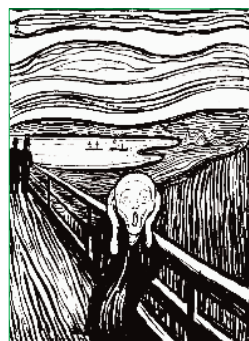




Dans l'herbe, en automne, dans un vol autour de nos corps. Dame Nature, scintillante, accepte de franchir avec moi le brasier de la nouvelle saison. Le premier éclat, la première flamme ne pèsent presque plus. Je veillerai, j'avancerai peu à peu. Accepte. De me perdre, mais pas très loin, moi, l'étranger oublié qui s'est égaré en plein milieu d'un feu crépitant. Accepte. Accepte. Je te prêterai mon âme. Je ne t'emprunterai ni tes averses, ni ta pluie de grêle.

De bistrots en troquets, je traîne ma pierre, sans fin. Je commande des pintes de bière. Je veux passer ma retraite, crapotant un cigare, squattant un comptoir. Je voudrais détruire ma prison, continuer ma vie dans un nouveau foyer. J'aimerais chanter "La Marseillaise" avec une équipe de footballeurs, et partager la démente victorieuse, autour d'un verre, ne serait-ce que le temps d'une mi-temps. J'accepterais volontiers de m'asseoir sur une banquette ou un tabouret de cuir et m'endormir appuyé contre Kylian Mbappé et lui glisser à l'oreille, Frérot, comment faire fortune? Et les contrats tomberaient à la pelle et j'allumerais des cigares manufacturés à Cuba, avec des billets de deux-cents euros. Mes pinceaux jailliraient de leur palette, d'un cri brutal. Le soleil se lèverait. Le ciel, tout à coup, s'illuminerait. La banquette de cuir aux reflets rougeâtres sur laquelle je me suis étendu, m'autoriserait à imaginer des plaisirs charnels. Mes appétits physiques résonneraient dans la peau. Le cri puissant chercherait à parcourir janvier, février, mars et avril.

J'ai rejoint mes frères. Comment leur dire: Je vous aime? Leur présence est un miracle. Ensemble, nous marcherons, rassemblés par ce qui nous disperse.

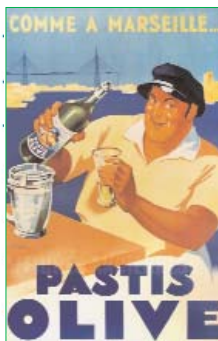


Richard QUESNEAU

БЫСТРО\*

Dehors le temps s'écoule lentement sur les pavés gris, place du palais, en suivant les trottoirs, jusqu'aux allées cavalières qui s'enfoncent sous les marronniers.

À travers la vitre aux lisières embuées du St Hubert, je guette les silhouettes des passants. Si celle-ci entre je reprends un peu de lait. Tiens, on dirait « l'Émile » qui arrive... un peu en avance ce matin. Je guette aussi celles qui s'éloignent, en ayant salué, ou non, la compagnie après leur rapide pause café du matin.



L'air sent le bois ciré, le cuir usé et la fumée de cigarette. Le postier vient de partir en laissant une poignée d'enveloppes, des blanches et des beiges, dans le casier porte-lettres. Entre les cadres des affiches Nicolas et Pastis Olive (Comme à Marseille).

Un coude sur le zinc un alcoolo vide son ballon de rouge. Il pose le verre vide à regret, son regard vague, un peu désespéré l'effleure puis se perd dans le vide. Nul ne sait s'il attend ou non un de ses copains-épaves. Comme celui qui raconte sans cesse comment sa femme l'a quitté, à voix haute, sans se soucier de notre écoute, ou celui qui radote sur la guerre qu'il a faite à la Légion. Ces hommes qui ne rêvent plus s'échouent régulièrement à l'angle du meuble éloigné de la caisse.

Quand ils parlent trop fort je quitte ma place et je m'éloigne pour en choisir une autre à l'abri de leurs gesticulations, souvent non loin d'un radiateur.

Du côté des toilettes (à la turque) le prof de maths à demi chauve, affublé de son éternel pardessus pied-de-poule, ramasse son grand T en bois, son immense compas et sa règle plate jaune et écaillée. Il les ajuste sur son coude, saisit son cartable de cuir avachi, se lève et se dirige vers la sortie. C'est l'heure des premiers cours au lycée d'en face. Il ne laisse toujours pas de pourboire.

De l'autre côté, sous la grande glace qui double la taille du bistrot, c'est l'œil ironique du Philosophe, cheveux roux et manteau de style anglais, à cape sur les épaules qui le suit. « Regardez-moi ce con avec son arbalète sous le bras... » filtre entre ses lèvres pincées. Lui restera encore une demi-heure, à noircir des feuilles pour son livre en cours, avant d'aller franchir la grande grille en fer forgée, refermée sur des dizaines de garçons et de filles plus ou moins motivés.

Un léger crachin fait frémir la vitrine. On perçoit le vent qui voudrait s'infiltrer entre les battants de la porte. Le père Mathieu plie et replie son journal, grommelle en lisant les « nouvelles ». Sa belle moustache blanche se froisse parfois, il gratte sa barbe. La politique ! La politique !



C'est l'arrivée des éboueurs. Ils ont fini leur travail et viennent d'entrer bruyamment pour leur tournée de p'tit blanc. Le temps d'une gitane mais, de quelques anecdotes sur leurs dernières découvertes croustillantes dans les poubelles. Et les voilà repartis pour la décharge publique. Leur camion doit être vidé et nettoyé avant 11h30. Ils reviendront d'ici une bonne heure, leur table du fond est réservée.

Torchon à la main, essuyant machinalement des verres, la tireuse à bière ou le cuivre du bar, Philippe, le patron, interroge rapidement l'horloge au-dessus de l'entrée. Il se glisse un moment en cuisine, revient, une ardoise à la main et commence à y écrire avec soin le menu à venir.

Jocasse, l'homme à la casquette en laine, concierge de l'immeuble, se penche vers lui. Son grand corps curieux se déploie au-dessus du comptoir. « Œuf-mayo et tripes à la mode de Caen... » annonce-t-il à la cantonade comme s'il était le maître des lieux. « Tarte aux pommes ou flan caramel ! » achève-t-il en se tournant vers nous l'air satisfait.

Dans son dos, le patron fait sa petite grimace en haussant les sourcils. « Puisque tu sais si bien faire de la publicité, va donc mettre ça dehors en partant. » dit-il en lui tendant son panneau de bois à l'enseigne décorée d'une tête de cerf.

Déjà Monique, sa fille, aux jambes si longues et à la poitrine si pigeonnante, manipule les couverts et étale une nappe à carreaux rouges et

blancs sur les tables libres. Aujourd'hui elle porte un corsage crème constellé de fleurs et cette jupe verte un peu fendue qui va encore déclencher les lazzis et les remarques des jeunes clerks du notaire. Ceux qui déjeunent chaque jour de la semaine ici. Même si son père fait la moue, qu'importe, du moment qu'elle croise le sourire du jeune blond qui la dévore chaque fois des yeux. Je l'aime bien, Monique, elle a toujours un mot gentil quand elle passe près de moi.

Des odeurs de ragoût et des bruits de casseroles sourdent de la cuisine. Tintement de verres, raclement des assiettes disposées à la hâte. L'atmosphère de la pièce s'échauffe. La famille Duverron prépare ce qu'elle appelle « le coup de feu ». Les premiers clients affamés, deux inconnus en costume cravate, veulent savoir si « On peut manger rapidement ? » Encore des individus qui ignorent l'origine des bistros !

Monique leur propose de les servir en priorité. Ravis ils s'installent.

Ensuite c'est un des représentants en spiritueux qui passe occasionnellement avec ses échantillons. Il s'assied près des deux touristes âgés qui le précédaient. L'homme porte un appareil photo en bandoulière et un prospectus du Musée de la Figurine à la main. La femme est toute petite, avec un drôle de chapeau bombé. Le commercial entame rapidement une conversation avec eux. Tout à l'heure il ira présenter à Philippe sa promotion du mois.

Suivent quelques habitués.

Les clerks bien sûr, un peu dissipés, mais corrects, souvent accompagnés de deux jeunes filles, secrétaires ou assistantes, qui mangent face à face en bout de table.

Marc et Éric, les éboueurs. Mr Mathieu qui finira sur une verveine avant de se rendre à son « Association » (Je crois savoir qu'il va, en fait, voir sa femme à la maison de retraite de La Compassion). Les dames de la mercerie, toujours pimpantes, avec leurs petites manies ; l'une met toujours du sel sur son plat avant de le goûter, l'autre boit lèvres pincées en s'essuyant la bouche par petites touches. Un cadre âgé de la Banque de France qui a même son rond de serviette, son pichet de rosé et sa table ronde au centre de la pièce, le dos au bar.

Les deux portemanteaux-perroquets sont vite surchargés. Une petite queue se forme à la porte des WC. Sous les talons et les pieds de chaise.

que l'on tire le carrelage à damier noir crisse et résonne. Peu à peu c'est un brouhaha qui s'impose et fait un mélange inextricable de toutes les conversations qui s'entament ou s'achèvent. On hausse le ton à droite, on se penche à l'oreille du voisin à gauche. On sourit poliment à une remarque inaudible. La convivialité se tisse sur une trame de repas fau-filée par des bavardages.

Les carafes d'eau se succèdent après l'épuisement de la bouteille-de-  
vin-pour-quatre. Les morceaux de pain frais disparaissent comme par miracle, il faut bientôt découper les baguettes d'hier après les avoir mouillées et passées quelques minutes au four tiède.

On mâche à peine, de manière insuffisante, pressé par les délais imposés par le travail, dans l'appréhension d'une hiérarchie tatillonne. Mais aussi pour pouvoir raconter «son histoire», placer une bonne blague. Ceux qui écoutent sont distraits et doivent rattraper les autres quand le dessert arrive.

Le percolateur chuinte sans arrêt. Monique distribue ses fiches d'addition ou prend des notes sur son carnet bleu écorné. Je n'ai toujours pas compris pourquoi elle l'appelle «l'ardoise», c'est du papier.

Les mercières et le banquier comptent, avec précaution, dans une soucoupe quelques pièces sonnantes. Les premiers clients ont laissé un billet sous le cendrier triangulaire de bakélite rouge.

Exit Marc et Éric, ils paieront en fin de mois. Les touristes ont fait un chèque et laissé deux francs pour le service.

Rapidement la salle se vide, la mère de Monique quitte son tablier de cuisinière pour aider sa fille à nettoyer les tables et à passer un coup de balai par terre. Les deux femmes s'éclipsent finalement pour quelques heures de repos ou d'autres tâches ménagères. Philippe revient d'une courte pause pour tenir la boutique jusqu'au soir.

C'est l'heure des «joueurs de cartes»; des sergents de la caserne qui jouxte le lycée. Il paraît que la diane, qui les fait se lever tôt, réveille aussi chaque matin les internes qui ont leur dortoir sous les mansardes, au quatrième étage de leurs classes. Certes ils sont matinaux, en rentrant de mes balades nocturnes je



les croise courant vers le parc, mais leurs journées semblent paisibles. Ils viennent pour taper le carton jusqu'en fin d'après-midi. Ils déroulent un petit tapis vert sur une table pour quatre et engagent une partie de belote. Leurs premières Valstar rouges sont déjà servies.

Deux jeunes gens, lui brun à lunettes, veste en daim, elle, longue chevelure auburn, en corsage blanc et courte jupe à rayures, se sont réfugiés dans le coin le plus éloigné des banquettes. Après une commande de diabolos-menthe ils s'échangent des confidences et des baisers. Un moment plus tard, il pose subrepticement sa main droite sur le genou de sa partenaire, puis la fait doucement glisser le long de son bas, vers le haut de la cuisse. Elle se raidit un instant, puis se détend en se blottissant contre son épaule.

Je suis bien placé pour voir la scène, personne d'autre ne les remarque, mais je ne sais même pas s'ils s'en soucient. Les aiguilles de l'horloge trot-tinent, je m'assoupis un peu.

Les bus scolaires venaient juste de quitter la place quand arrive Josette. Elle s'installe au bar, sur un tabouret élevé, croise haut ses jambes galbées de noir et commande un cognac. Elle passe sa main dans ses cheveux blond cendré en glissant un regard vers les joueurs de cartes. Elle porte une robe jaune échancrée sur une poitrine généreuse où on peut apercevoir un grain de beauté. Les militaires lui ont donné le sobriquet de «La Mamelon», je les ai entendus la signaler sous ce nom quand elle est entrée. Elle entame un paquet de Newport King Size... la classe pathétique.



Une demi-heure et trois cigarettes mentholées plus tard le gros sergent, visiblement un des gagnants du jour, se lève. Il s'approche du patron pour régler les tournées, puis échange quelques mots à voix basse avec elle. Ils s'éloignent ensemble sous l'œil goguenard de ses partenaires. Il lui tient le battant de la porte en sortant. Eux abandonnent la belote et entament une partie de 4-21.

Lorsque la nuit s'avance ils rentrent pour l'appel. Ils croisent le professeur d'allemand Mr Meunier, cheveux blancs ébouriffés, avec sa sacoche chargée des devoirs de ses élèves qu'il va corriger toute la soirée.

Comme tous les mercredis il a aussi rendez-vous avec trois lycéens « du ciné-club » qui lui laisseront leur addition de jus de fruits et de lait-fraise.

Il gardera son air d'enfant âgé malgré ses trois ou quatre eaux-de-vie, ou peut-être à cause d'elles. Il restera presque jusqu'à la fermeture, indifférent ou peu attentif aux quelques derniers clients venus décompresser après leur chantier. Le nez dans un livre de grec, il ne le quittera guère des yeux. Même au retour de Josette, visiblement remaquillée, toujours aussi disponible pour se faire offrir un verre par un noctambule connu ou inconnu.

Quand Philippe pousse son monde dehors, rentre le panneau des menus et tourne une clef dans la serrure du rideau métallique qu'il a abaissé, je m'étire. Je saute du haut de mon coussin calé contre le rebord de la fenêtre. Nonchalamment je me dirige à pas feutrés vers la remise non sans oublier de me frotter un peu contre sa jambe de pantalon. Pour qu'il ne m'oublie pas, pour lui marquer ma confiance et le remercier des restes de tripes que je l'ai vu glisser dans mon écuelle.

*\*Prononcer « Bistro » soit « Vite » en russe*





Méline L.

La tournée



C'est décidé. Quand je sortirai, je ferai la tournée des restos. Non, plutôt des bistrots. C'est moins cher et l'ambiance n'est pas pareille, du moins c'est ce qu'on dit. Certains me disent en chantant : "Va au Café des Délices Habibi Yabi" et d'autres "Viens boire un p'tit coup à la maison". Le choix est vite fait.

Un jour, on m'a demandé de mettre par écrit le repas que je mangerais en sortant et ce que je souhaiterais faire, ce qui me manque. J'ai joué le jeu et, à la fin, je me suis rendu compte que j'étais une vraie pochtronne. Je parle de whisky, de vin, d'apéritif, de bière... Mais, que voulez-vous, j'aime les bonnes choses ! Alors quand on vient me parler de menu, c'est toute la gastronomie qui se présente. Rien que d'y penser, j'en ai l'eau à la bouche. Tiens, l'eau-de-vie je l'avais oubliée ! C'est un autre calibre, me direz-vous... Non, je crois qu'il faudra rester dans le soft mais toujours en faisant la fête !



Sylvie VAN PRAËT

Bar-tabac-épicerie



Sur les tables des auréoles poisseuses. Tu passes un chiffon sale qui efface les reliquats d'anciennes beuveries. La brume voile la crasse des vitres. Tu connais la courbe des montagnes et le vert sombre des forêts mais aujourd'hui plus rien ne t'y attire. L'odeur de résine et le bois pourri que tu émiettais en marchant. À quoi bon ?

Les radiateurs en fonte s'épuisent en gargouillis et la chaleur ne se décide pas à réchauffer tes mains un peu gercées et déjà rougies par l'eau où trempent les verres. Des verres Duralex où tout se boit le vin et le sirop d'orgeat. Les tasses s'encrassent sur le bord, là où les lèvres se posent. Mais personne, jamais, ne t'en a fait la remarque. Dans cette solitude des matins d'automne tu trouves presque plaisir à rêver d'autre chose. Quelle chose ? Une vie ? Un autre troquet ? Tu ne sais pas penser, tu n'as jamais eu le temps d'autre chose. Le premier rayon de soleil qui se pointe te ramène au plancher à laver, au percolateur à mettre en marche, au sourire à maquiller sur ton visage, la mèche à retenir dans ton foulard.



Ce matin les enfants sont partis à l'école en râlant ; ils voulaient un chocolat chaud et des tartines et il n'y avait pas assez de pain, le pain que tu vends aussi, empilé dans un coin entre les cigarettes et la cuve à bière vide, à côté des conserves qui dépannent les voisins. Alors tu leur as fourré une poignée de bonbons élastiques et acides dans la poche et ils ont filé sans dire merci. Les barres de chocolat et les sachets de bonbons tu ne sais même plus depuis quand ils sont là. Les clients préfèrent le ballon de rouge ou la bière dans des chopes de publicité que tu rinces vite fait avec le reste. Ils sont toujours pressés, pressés de boire leur bière et se dessiner une moustache qu'ils essuient d'un revers de manche c'est ainsi que faisaient déjà leurs grands-pères et leurs pères depuis que le bistrot existe - avant cela te faisait rire ces trognes



cramoisiées avec un trait de mousse sous le nez. Mais le rire t'a lâchée et puis il faut cacher tes dents abîmées a dit le père. Tu ne sais plus depuis quand non plus, c'est comme les bonbons. Ici le temps est si lent et les saisons ne changent pas grand-chose. Juste la rousseur des arbres au loin et le givre à gratter après la chaleur étouffante des étés au soleil blanc.

Les petits ne rentreront pas avant le soir et même à ce moment où tu leur jetteras un baiser sur le front ils iront derrière - derrière, dans la cuisine et le fatras des réserves où tu pioches parfois une conserve pour le repas du soir et ce soir tu as promis la boîte de raviolis. Ils ont dit "Chouette!" et ça t'a remué de les entendre claquer la porte. La maîtresse a dit qu'elle voulait te voir à cause des devoirs pas toujours faits. Mais la maîtresse elle n'a pas le bar à ranger, les clients à virer, toujours un peu éméchés, les comptes à faire. Tu voulais sans doute autre chose pour eux, autre chose que ton enfance, ton adolescence de fesses pincées sans que ton père ne dise rien. Il voulait juste que tu sois aimable. Alors tu as laissé faire et tu as repris la boutique. Quand le père a dégringolé l'escalier tête la première tu t'es crue riche. Un troquet à toi toute seule. Le père des gamins a dit "Pas question" mais tu as tenu bon et un matin il n'était plus là. Tu as pensé que ces deux hommes en moins dans ta vie c'était une chance en plus. Mais les enfants réclament et posent des questions auxquelles tu ne sais pas répondre. Tu voudrais autre chose pour eux mais tu ne sais pas quoi. Une autre vie? Un autre troquet plus grand, plus chic?

Tu soupire et tu relègues derrière le bar la serpillière et le seau. L'eau n'est pas si crasseuse elle servira bien encore ce soir.

La vieille - tu l'appelles la vieille parce qu'elle mâche ses gencives et tu ne comprends pas ce qu'elle veut alors elle te montre avec sa main toute tordue - rentre sans bruit.

Elle trotte sur ses pantoufles jusqu'à la caisse et tend la main vers la dernière boîte de raviolis. Tu as promis aux enfants et tu ne sais pas si le client est toujours roi comme disait ton père alors tu dis "Non celle-là est pour mes petits" et la vieille rigole avec sa bouche toute noire et ses yeux qui pleurent, ses rides qui se déchirent. On dirait



qu'elle va étouffer mais elle s'arrête comme elle a explosé et te regarde si profondément que tu la sens fouiller tes entrailles avec ses mains tordues. Tu voudrais la jeter dehors mais "le client est roi" alors tu donnes et tu ramasses la monnaie.

Tu as le ventre noué et une drôle d'envie de pleurer comme lorsque ta mère avait dit "Je reviens bientôt" et que toi, dans ses yeux amandes, tu avais lu "jamais". Tu plaques les mains sur ton ventre sous le tablier lavé cent fois que la crasse ne veut plus lâcher et tu sens les larmes monter, les petites secousses dans ta poitrine et le souffle qui manque, la bouche qui se pince pour ne pas crier trop fort. Tes yeux éblouissent. Tu t'agrippes au bar pour retenir toute cette rage.

Il a fallu que ces deux-là arrivent pour que tu te reprennes. Tout habillé de ville avec des sourires d'amoureux et une gentillesse à vous faire grincer les dents. Elle s'inquiète de ton visage défait, elle veut t'aider, elle t'embobine avec sa voix "Peut-être que l'on vous dérange" et lui qui en rajoute "C'est bien ouvert n'est-ce pas?" mais tu marmonnes "Ça va ça va ça va" et dans cette litanie de "ça va" tu disparais derrière le rideau, dans la réserve où tu replaces la mèche essuies tes yeux et te mouches avec un coin du torchon.



Ils sirotent leurs cafés dans les tasses un peu tachées, ils achètent même des barres chocolatées - tu ne sais vraiment plus depuis quand elles sont là ces barres - et ils les mastiquent avec application. Ils ont l'air heureux de boire ce jus à peine tiède et de croquer dans ces friandises que l'été a fait fondre et que l'automne a figées dans ses matins gelés. Pour un peu tu leur ferais la conversation mais le père t'a bien dit que l'on ne dérange pas le client tant qu'il n'a rien demandé. Alors tu les regardes, beaux et un peu benêts avec leurs sourires de cinéma. Tu les regardes rire et se caresser les mains. Leurs yeux s'enlacent et tu n'en peux plus de cette mièvrerie. Soudain sans que tu voies d'où vient leur hâte il demande "la note".

La note ça te fait penser aux enfants parce que les leurs ne sont pas brillantes et la maîtresse qui veut te voir... et puis cette boîte de raviolis que tu avais promise pour ce soir. La rage tu la sens qui remonte et

l'envie de faire mal comme les clients qui pincent les seins et les fesses, le père qui hurle des insanités sur son lit, tout habillé, comme la vieille et son rire tout noir et tout ce pain qui sèche dont personne ne veut parce que le supermarché n'est pas si loin d'un coup de voiture et ces conserves qui gonflent à éclater le ventre de tes petits et la bière qui colle aux tables. Il demande plus fort "la note" et tu dis "Pardon je rêvais". Tu sais fabriquer ce sourire avec les rides au coin des yeux mais ta main tremble aujourd'hui et tes jambes ne te portent plus alors tu restes derrière le comptoir et tu les laisses s'étonner et se plaindre que la note n'arrive pas. Tu dis encore "Pardon". Tu glisses jusqu'à leur table sans lever les yeux sur eux et pendant que tu encaisses la monnaie la femme dans un murmure demande les toilettes. Il n'y a pas de toilettes ici il faut aller aux toilettes publiques, en face, sur la place. Elle dit "Ah?" et tu souris comme on te l'a appris en montrant la place.



3

Léo DEMOZAY

Une soirée au Savoy



New York, mercredi 7 mars 1928. Le Savoy Ballroom, "le plus beau dancing du monde". Un monumental escalier de marbre, une piste de danse gigantesque d'un quart d'acre et un orchestre du feu de Dieu, surtout ce soir. Et tout ça pour cinquante cents l'entrée, autant dire pour rien. La salle est bondée. On a du mal à trouver une place. Un serveur nous installe deux chaises au pied de l'estrade. De là on a un œil sur les coulisses, où ça s'agite beaucoup. C'est fou, ce monde. Ça bavarde dans tous les coins. Heureusement que c'est haut de plafond, sinon on ne s'entendrait pas. Genya est en beauté dans son lamé bleu.

On a à peine le temps d'échanger quelques mots, les projecteurs s'allument sur scène. Le présentateur s'empare du micro, "Ladies and gentlemen...", et annonce l'événement de la soirée: le récital du grand pianiste George Gershwin. Tonnerre d'applaudissements. Les gens se lèvent spontanément en entendant son nom. Il a tout juste trente ans et déjà des succès d'anthologie à son actif.

Et puis le speaker fait signe à l'assistance de se calmer. "Mais ce soir, nous avons le grand honneur de compter parmi nous..." Un projecteur balaie la salle et vient éclairer, au premier rang, une dizaine de visages: des gens sobrement sapés, des classieux, costumes sombres et nœud papillon, châle sur les épaules pour ces dames.

Gershwin est monté sur scène. Athlétique, le jeune homme. Il prend le micro: "Il fête ce soir même ses cinquante-trois ans, il est le compositeur français le plus en vue et il est mon maître... Enfin, s'il veut bien m'accepter pour élève... Ladies et gentlemen, veuillez saluer monsieur Maurice Ravel. Maurice Ravel!" Un homme se lève dans le pinceau de lumière. Plutôt ascétique. Il sourit, salue à droite et à gauche en secouant la tête. Sifflements admiratifs.



Gershwin s'est installé au piano, à droite de la scène. Il se concentre dix secondes et il attaque le vibrato de "Rhapsody in blue". Applaudissements nourris. Mais il s'arrête, se lève. Il vient sur le devant de la scène et fait signe à Ravel. Après quelques hésitations, le Français le rejoint. Ils se donnent l'accolade. On apporte un second tabouret. Ravel s'installe à droite.

Le speaker vient parler à l'oreille de Gerschwin et reprend le micro. "C'est une composition qui n'est pas achevée mais, pour son anniversaire, monsieur Ravel nous fait le grand honneur... Le "Boléro"..." Un grand silence tombe sur la salle. Il faut dire que d'ordinaire ce sont des orchestres de jazz qui se succèdent sur la scène du Savoy, parce qu'ici on danse... Enfin, on danse et on boit sec...

La musique démarre, douce, surprenante. On a cru que ce serait de la musique classique mais c'en est sans en être. C'est plus... plus sautillant, plus étrange, toujours le même motif qui revient de façon lancinante. C'est dansant et un couple commence à tourner sur la piste. La danseuse essaie un pas. Avec une certaine noblesse d'abord, ce pas s'affermi, répète un rythme... Le public n'y prête aucune attention, mais, peu à peu, les oreilles se dressent, les yeux s'animent. Peu à peu, l'obsession du rythme le gagne; d'autres couples se lèvent, ils s'approchent, ils s'enfièvent autour de la danseuse... qui finit en apothéose.

Le public est conquis, Ravel et Gershwin s'embrassent chaleureusement. Genya me souffle "Pas mal, ce Frenchie!"

Mais le speaker est déjà à son micro: "Et maintenant, mesdames et messieurs, pour vous ce soir, le grand, l'exceptionnel, l'unique Atlantic Jazz Band!" Applaudissements vifs. Le type à la trompette démarre swing. Ah, retour au jazz classique! Ils sont cinq, cuivres et cordes. Ils déroulent tranquille "The entertainer", ce bon vieux Scott Joplin. Tout de suite des couples se forment, les robes volent, ça tourne, ça renverse le buste façon tango. Les musiciens pourraient jouer ça des heures. Avec leur costume noir façon croque-mort, ils donnent dans le classique des orchestres de rue. À la fin du morceau, quelques sifflets disent que la salle en veut plus.



C'est à peine si l'on s'en est rendu compte : un type s'est installé au piano. Pareillement vêtu de noir, chemise blanche, une tignasse brune très sombre. Pas d'âge mais jeune, grand. Il fait face aux cinq autres, de trois quarts. Il les dévisage l'un après l'autre, l'air de dire : "Prêts pour la traversée? Méfiez-vous, les gars, ça va tanguer dur". Le silence tombe dans le Savoy. Il égrène distraitement quelques notes. La clarinette le suit, à peine si on l'entend. Quelques notes sur les quatre premières mesures puis du tambourin sur la caisse de la guitare. Le trombone et la trompette entrent à leur tour. Alors, dans la salle, monte une mélodie, "Ah! Che bell'aria fresca Ch'addore'e malvarosa". En deux secondes ils sont cent à fredonner. Même les borsalinos s'y mettent au refrain. On a beau ne pas connaître les paroles, malgré soi on fredonne. "Ma 'o core non mmo ddice 'E te sceta." Une belle ferveur s'empare du public. "Ah! Les chansons napolitaines..." soupire Jenna. "Ils vont tout de même pas nous jouer que du sirupeux toute la soirée!" s'exclame le voisin. "Je pense pas, je fais, c'est pas le genre de la maison."

Et comme s'il m'avait entendu, le pianiste change de tempo. Ça démarre comme un vieux blues des années 20.



Le mec à la trompette commente : "On était partis pour une traversée tranquille jusqu'à Naples. Le Virginian avait pris ses allures de croisière. Deux fois par jour, dans le salon des premières, T.D. Lemon Novecento..." - (tu parles d'un nom!) - "... se glissait au piano. Les cinq qui l'accompagnaient avaient noms Sam Sleepy Washington à la clarinette..." - un applaudissement l'interrompt mais le type fait signe que non, ce n'est pas le moment, on n'a encore rien entendu - " Jim Jim Bread Galop au trombone, Oscar della Guerra, un fichu Espagnol, au banjo, ce vieux bandit de Samuel Hawkins à la guitare et votre serveur, Tim Tooney, à la trompette car le grand Louis n'a pas le pied marin. Et croyez-moi, pour le suivre, ce foutu T.D. Lemon Novecento, faut l'avoir, le pied marin!"

Pendant ce temps, les autres sont entrés en piste à tour de rôle.





Ça s'est mis à swinguer à merveille et sur la piste ça tourbillonne. Je prends la main de Genya et l'entraîne. Suffit de se laisser porter par le rythme. Aussitôt fini son solo, Tooney y va derechef: "Quand on a été en pleine mer, à mille miles de toute terre habitée, l'océan s'est déchaîné et la tempête qui s'est levée, on a bien cru qu'aucun d'entre nous n'en réchapperait". Et alors il arrive une de ces choses que l'on n'entend qu'une seule fois dans sa vie: l'océan qui se déchaîne. Ça démarre au piano: des lignes mélodiques qui se syncopent, des rythmes qui se chevauchent et instantanément les cuivres se déchirent, les cordes s'affolent, tambourinent, crissent, beuglent. Les danseurs s'arrêtent, stupéfaits. Comment danser là-dessus? Ils se figent sur place, éberlués par ce type au Steinway dont les doigts courent sur les touches à une vitesse vertigineuse. Plus un mot dans la salle, tout le monde est sous le choc. Ce type vous sort de sa boîte des sonorités inconnues et les autres sont happés par son enthousiasme fou. On les voit, les vagues, des creux de quinze mètres sous l'étrave du Virginian, un ciel d'encre noire zébré par les éclairs des cuivres, la vieille carcasse qui mille fois va se fracasser, mille fois en réchappe par miracle.



À droite de la scène, Gershwin et Ravel ouvrent des yeux comme des soucoupes et ils font la seule chose qu'il y a à faire: ils s'assoient devant leur piano. Au début on peine à les entendre mais le Steinway est vite chaud et alors, bon Dieu! c'est du délire. Ils improvisent, ils lancent des

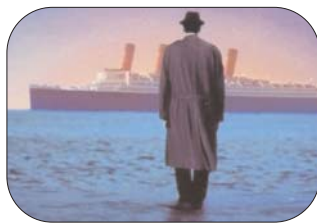
trilles et ils se fondent dans la mélodie qui s'est installée car dans cette affaire tout est écrit, patiemment travaillé, rien n'est laissé au hasard.

La preuve: la tempête décroît, le cargo respire et panse ses plaies. Les musiciens transpirent comme des bœufs. Les instruments soupirent, geignent, peinent à reprendre souffle. Au piano, Novecento joue les yeux fermés. Gershwin a parfaitement saisi où il veut en venir. Tim Tooney dit sobrement au micro: "Barrico blues".

Et alors Novecento attaque, sur un rythme jazzy, la musique du "Boléro"! Ravel se tourne vers lui et lui sourit. Les autres musiciens se taisent. Le Français joue sa mélodie, sur laquelle brode Novecento. Gershwin traverse la scène avec son tabouret et vient s'asseoir près de lui. Il lui tape sur l'épaule, l'air de dire "Allez, mon vieux, on y va!" Et alors là, nom de Dieu! Ces trois pianos nous font un truc comme on n'en entend qu'une fois dans sa vie.

Tooney enfourche sa trompette, Washington sa clarinette, Galop son trombone et voilà que ça souffle, que ça déchire, que ça vous prend les tripes, ça gonfle, ça enfle, ça tempête. Un moment Ravel lève la main, tout le monde a compris. Le silence soudain nous déchire les oreilles. On reste groggy, silencieux, dévasté.

Après ce quart d'heure miraculeux, le reste de la soirée ne mérite pas que l'on s'en souviennne...



*Les personnages sont en partie empruntés au texte  
"Novecento: pianiste" d'Alessandro Baricco*



## 1 - Simplicité



Les femmes, c'est simple. Je ne comprends pas ceux qui se plaignent. "On ne sait jamais ce qu'elles veulent." Ce qu'elles veulent? Mais à quoi bon le savoir? Ce qui compte, pour moi, est ce que je veux d'elles. Et ça, c'est limpide : je veux sentir leur corps sous le mien, que nos peaux se touchent, que nos cheveux s'entremêlent. Leur chair. Banale, incongrue, tirillée.

D'abord, j'examine leur photo de profil. Leur âge, ensuite. Les quelques lignes qu'elles ont rédigées. Des petits détails pour entamer la conversation. Elles semblent assez désœuvrées, à en juger par leur rapidité à répondre. Après quelques messages, je leur demande leur Whatsapp. Dès le matin, je leur envoie un petit mot. "Comment vas-tu?" c'est très bien, pour un début. Pas d'envolée lyrique. On accroche, on se rapproche. "Quand est-ce qu'on va prendre un verre?" C'est moi qui décide. Si j'ai du temps, si j'ai envie de compagnie féminine.

Le café compte assez peu, et je varie les endroits. Edgar Quinet, Daguerre, rue de Buci, Montmartre. Quand on se voit, je ne pose pas trop de questions, car les réponses m'indiffèrent. Elles parlent toutes seules. Faudrait pouvoir les arrêter gentiment. "Tu sais, je m'en fous." En la regardant dans les yeux, je pose une main sur son genou. Son visage s'illumine, d'une naïveté crasse. Après avoir réglé la note, je propose une promenade. Si elle n'a pas envie, je la laisse à sa vie. Le plus souvent, elle accepte. Je repère un endroit pour faire une pause, l'approche de moi, cherche ses lèvres, premier baiser. Déjà, je sais si ça ira plus loin ou pas. Je veux qu'elle reste dans l'incertain. Jamais je ne lui demande tout de suite qu'on se revoie.

La garder en haleine, voici la règle absolue. Surtout éviter de s'appesantir ou de promettre quoi que ce soit. J'approche, pas à pas, me dirige

vers chez elle, m'installe sur le canapé, lui demande de s'asseoir à côté de moi. Les caresses battent leur plein. Elles ne sont pas interchangeable, chacune a son propre charme. Seulement, je ne cherche pas à les connaître, encore moins à les aimer.



La nuit m'appartient. Je relâche la pression. Est-ce que j'ai envie d'une deuxième nuit avec elle? Au cas par cas, j'avise. Elle n'est peut-être pas assez belle, pas assez jeune, elle me lasse déjà. Aucun problème, je me contente de ne plus répondre à ses messages ou ses appels. En général, en une semaine, c'est terminé. Je peux me consacrer à ma prochaine proie.

Mes amis n'approuvent pas. Ils me disent que je perds mon temps, que je ferais mieux de chercher quelqu'un, vraiment. Je suis désolé mais je n'y arrive pas. Elles sont si nombreuses, si faciles. Qui voudrait renoncer à ces plaisirs sucrés pour un régime légumes vapeur? Non, je ne me vois pas renoncer aux tiraillements des débuts. Ces recommencements sont une drogue. À chaque fois qu'une s'éloigne, deux autres apparaissent. L'une après l'autre, un ballet bien organisé d'orgasmes. Et ainsi de suite.

## 2- Séduction en creux



"Oh tu as la main douce." Je souris - surtout ne pas répondre: "Pas seulement la main." Dans tous les cas, il faut lui laisser l'initiative. Son choix, ses décisions, sur le rythme de la relation, chercher subtilement à les influencer. "On se revoit quand?" Non, à prohiber. Ce sera: "Ah oui, semaine prochaine, d'accord. Dans quel bistrot? Dans quel arrondissement?"

J'arrive, parcours du regard les personnes attablées. Il est là, en terrasse, mate son téléphone d'un air distrait. Il sent que je le regarde et il acquiesce: c'est bien lui, c'est bien moi. On s'attable et on discute. On

commande et on continue à discuter. Les questions sont classiques: "Tu fais quoi?" C'est vrai. Au fait, qu'est-ce que je fais? Je retourne la question. "Tu habites où?" Un autre marqueur social à passer pour se qualifier. "Tu as des enfants? Tu es séparée depuis longtemps? Où étais-tu en vacances? Tu fais du sport?" Je crois que je n'en oublie pas. Ah si, bien sûr: "Quel âge as-tu, en vrai?" Un entretien d'embauche, préalable à toute émotion.



Après l'échange, je me sens épuisée: j'ai dû résumer en quelques mots toute ma vie. Mettre en scène, travestir, enjoliver. Et la tension me laisse à peine assez d'énergie pour écouter les réponses qu'il me fait, à chaque fois que je répète: "Et toi?"

Le cadre change, c'est le long des quais vers le pont Alexandre III ou bien le Lithographe dans le 14<sup>ème</sup>, l'Étoile de Montmartre, le Cavalier bleu, à Beaubourg, le Commerce, dans le 15<sup>ème</sup>. Je visite les troquets de Paris. Des endroits qu'il choisit ou que je suggère. Le lieu importe peu. Ou peut-être que si.

Est-ce qu'on ne sait pas, dès le premier moment, quand les regards se croisent, si on veut ou non aller plus loin? Sans accepter cette loi du désir, on essaie de se convaincre: ce n'est qu'un premier rendez-vous, attendons la suite. Peut-être que la prochaine fois, on sentira quelque chose, intérieurement, qui nous fera vibrer. S'avouer que c'est raté, que cette personne n'a pas d'aspérité - qu'elle se dilue dans le bruit de fond, qu'en fait nos chemins divergent. La répétition de la même scène fait oublier l'enjeu. L'amour. Rien de moins que ça. Ce truc insaisissable. J'ouvre le filet à papillons, j'espère accrocher le bleu, celui qui a de grandes ailes, qui librement se promène dans les airs.



J'en ai fait, des dates, j'en ai usé des terrasses de café. La litanie des prénoms est sans intérêt: John, Mathieu, Jonas, Marc, Christian, etc. J'ai essayé tous les genres, le maçon, le consultant, l'avocat bourré, le fonctionnaire tassé, le libraire fuyant, le chef de projet dans l'aéronautique, le prof un peu chiant, le vendeur de



cartes postales qui se prend pour un directeur artistique.

À chaque fois, le même dilemme : je veux le séduire, tout en acceptant qu'il lui reviendra de trancher. Forcément frustrant. Séduire alors, en mettant l'autre en valeur, en buvant ses paroles, en l'admirant, en lui disant Caresse en-deçà, je t'effleure si tu me touches le bras. Quand tu poses une main sur mon visage, j'accompagne ton geste. Et si tu prends ma taille, je t'enlace en retour. Si je te regarde dans les yeux, je sens que mes pupilles se perdent. Si j'essaie d'éviter ton regard, tu reviens à la charge.

Les codes du dating datent d'une autre époque. Et si je te disais que tu m'attires, que la nuit je rêve de toi, que je voudrais te revoir. Pourquoi ces déclarations sont-elles synonymes de la fin de la relation ? Pourquoi est ce enfreindre une répartition des rôles millénaire et sans justification ? Pourquoi la soumission, l'attente, sont-elles les seules modalités tolérées de la séduction féminine ?

Enfreindre les règles en collectionnant les amants ne change rien à ce postulat. Toute déclaration hâtive nous condamne. La fille est collante, elle s'emballe, une sangsue dont il faut se débarrasser au plus vite. Toute autre est la conclusion si la femme répète les paroles de l'homme. "Tu me plais", dit-il. "Toi aussi, tu me plais", peut-elle renchérir. Elle répond, elle suit, elle répète la formule proférée par l'autre. S'il exprime son désir : "J'ai envie de toi", c'est sur le même mode qu'elle devra s'inscrire. Et s'il lui parle de ses seins, elle pourra louer sa carrure d'athlète, le féliciter de sa barbe de trois jours, ou juste lui caresser le bras.

Ensuite, la baise. L'épreuve est assez discriminante. Là, j'ai tous les pouvoirs. Soit il sort de ma vie de façon immédiate, soit je demande à voir. Il n'y a rien de fatal ou de malheureux à se séparer après une première étreinte. Le sexe est-il un lieu de pouvoir ? Chaque fois, légèrement différent puisque les peaux n'adhèrent



pas de la même manière. L'évidence peut fleurir comme l'incompréhension ou la hâte maladroite.

En règle générale, une nuit suffit. Je me tourne vers d'autres horizons, sans avoir envie d'approfondir. Surtout pas de diminutifs mignons ou de petit déjeuner au lit, encore moins de mots sucrés chuchotés au réveil, même si c'est juste pour en demander plus. Non, la nuit fut ce qu'elle fut, inutile de rempiler le matin. Efficacité, concentration, retour vers soi. Je remercie et promets d'appeler pour convenir d'un prochain rendez-vous, qui n'aura jamais lieu.

Si l'homme montre des signes d'impatience, qu'il est déjà habillé et que la sonnerie de son téléphone trahit sa fuite, aucun risque de malentendu. J'ouvre un œil, le referme aussitôt et attends que la porte claque avant de me lever. Un de plus, ou plutôt un de moins.



Q

Roger WALLET

## Bistrots, troquets et rades

Tout ce que je sais, je l'ai appris dans les bistrots. Mais ce que je sais de plus précieux, ce sont les rades qui me l'ont enseigné. Je veux dire les choses importantes, celles qui nous parlent de la vie, de la mort et des combats des hommes.



Le dimanche, mon père m'emmenait au jardin. Il m'installait dans la petite carriole qui prenait sous la selle du vélo. Avec les sacs à patates. La matinée passait en binage ou en cueillette selon la saison. Sur le coup de onze heures on pliait bagage. Direction la Tour Eiffel (car devant le troquet s'élevait une réplique miniature du plus bel effet). On y retrouvait la fine fleur du jardinage, pour la plupart, comme mon père, agriculteurs que la guerre avait exilés en ville. Ce monde-là se les roulait dans des feuilles maïs, chacun sortait son petit cube gris de scaferlati - les plus vieux disaient "pétun" ("Pétain"?) - tandis que le carnet de Riz La + passait de main en main. J'aimais la mécanique du briquet paternel. Je vérifiais l'état des pierres et, une fois la semaine, je versais au compte-gouttes l'essence sur le coton tassé dans le culot métallique. Ils buvaient un Byrrh ou un Clacquesin chaud - les apéritifs anisés n'arrivèrent que dans les années soixante. Moi, je sirotais une limonade. On sortait les cartes pour la manille.

Le patron était un costaud à bacchantes et forte gueule. Le cœur sur la main. Il y avait là un couple de traîne-savates, elle s'appelait Thérèse, il jouait d'un petit accordéon. Faux. Mais quand elle faisait mine de danser - elle tournait sur elle-même en claquant des doigts - tout le monde l'encourageait : Vas-y, la Môme ! L'espace d'un instant, sûr qu'elle se prenait pour Piaf.

Depuis, j'ai fréquenté bien des troquets. Comme tout le monde, j'y ai



fait l'intéressant, j'y ai relevé des paris à la brune-gewurtz-ambassadeur - les plus forts en boivent deux - et j'y ai dragué les filles. J'y ai soigné des chagrins d'amour, affermi des amitiés et renforcé des convictions principalement prolétariennes. J'en aime la faune, entendez celle de Carco et de Jésus la Caille.

Le matin, ce sont les pros. Les trembloteux, les cirrhotoux, bref, les alcoolos. Le petit verre de blanc, le petit ballon de rouge, jamais plus à la fois. Pour le plaisir d'en reprendre. Ils ont le regard incertain, le teint... particulier. Cireux déjà, sur quoi éclate la couperose. J'aime ces déglingués, ces inconsolables de l'enfance qui ont compris très tôt que les rêves, ça ne serait pas pour eux. Toute une vie à s'en remettre. On ne s'en remet pas.

Rien à voir avec la clientèle du soir. Ceux-là sont des bavards. Ils arrivent avec les histoires de la journée. Ils ont peu de temps devant eux, une heure, rarement plus. Avant de retrouver la marmaille. Eux, c'est la bière. La standard, l'alsacienne. La rousse ou la blanche, c'est déjà plus distingué et d'ailleurs on les sert dans des verres plus évasés, avec la rondelle de citron. Il faut la ville pour trouver de la Leffe et de la Hoegaarden à la pression. Le soir, le troquet est une ruche, ça parle fort, ça s'invective, ça fuse de partout. Le bon moment pour saisir au vol une phrase, une expression. En cinq minutes les lieux se vident. Le patron se fait une dernière rincée de vaisselle avant de mettre la clef sous la porte.

Mais le vrai rade, c'est la nuit. Là, les gens ont le temps devant eux, la nuit, la vie. Pas sûr qu'ils rentreront, ils chercheront où aller encore, où gratter encore une heure à la solitude. Car le rade est le royaume des solitaires. Donc des confidences.

Au *Pourquoi pas* j'avais mes habitudes. Et mon ardoise. Il m'est arrivé, le premier du mois, d'y laisser la moitié de ma paye. Jamais je ne l'ai



regretté. Dire la galerie de portraits qui hantaient les lieux relèverait de l'encyclopédie.

Trois visages pourtant, tellement dissemblables. Quelque chose comme le philosophe, l'estropié et l'ange.

Le premier arrivait tôt, en fin d'après-midi. Il prenait une bière, s'asseyait au comptoir et ouvrait le journal. *Le Monde*. De là sans doute son sobriquet. Il le lisait in extenso, ce qui le menait aux abords de l'apéro. De cette heure et demie, il n'ouvrait pas la bouche. Parfois il prenait son stylo et, d'un geste nerveux, soulignait un titre, une phrase, encadrait un article. Quand il avait fini, il posait le canard près du juke-box et levait enfin le nez. Il saluait l'un ou l'autre et venait s'asseoir à ma table. Nous devisions (le verbe est de lui) de la marche du monde, des idéologies marxistes et de Bobby Lapointe. Deux ou trois punchs plus tard - car c'était la boisson maison - il entamait son récital. Il avait ses périodes : Ferré, Tachan, Reggiani... et deux invariants : tout Brassens et "*Quand le dernier verre se vide Dans les bars d'Adélaïde On a l'cœur qui s'vide aussi Quand on repense au pays*", qui était peut-être de Jacques Debronckart... Après quoi, brusquement la tristesse le prenait, il posait la gratte et partait sans un mot.

L'éclopé, c'était le bricoleur de la bande, le démerdard. Très fort en bagnoles : pour en trouver d'occase, pour les dépanner, pour les réparer en loucedé, il n'avait pas son pareil. Jamais le sou évidemment. Mais quand il en avait, il était plein aux as. Il alignait les billets sur le zinc et annonçait la couleur : Tournée générale, madame Philo ! - j'ai oublié de le dire, la patronne se prénomme Philomène et elle était la mère adoptive de tout ce monde interlope - D'où ça venait ? Mystère ! Il entretenait le doute : J'ai revendu ceci ou cela... Mais de quoi était-il propriétaire, mis à part un costume pied-de-poule à la propreté douteuse et un pantalon de jean ? C'était un nébuleux. À vrai dire je n'ai jamais rien su de lui, même son prénom m'est demeuré longtemps inconnu. Pour tous il était Gasoil. Il était du petit groupe qui s'embarqua, une nuit de fort tangage, dans une 403 hors d'âge pour se retrouver au petit matin, frigorifiés, sur la plage d'Ostende, à gueuler dans le vent de mars la chanson de Léo "Oui ça pleuvait Oui ça pleuvait..."

J'ai gardé l'ange pour la bonne bouche. Elle était de ces femmes qui, dès les premiers mots, sont nues. Elle fumait des blondes mentholées et buvait du thé. Quand je croisai son regard, je sus que les choses ne



seraient plus pareilles. Elle était prof de lettres dans un collège de la ville, arrivait des Ardennes et, dit-elle en riant, la pluie, elle connaissait. Elle avait toujours un bouquin dans son sac, annotait, raturait, commentait. Ça t'arrive d'oublier que tu es prof?, je lui demandai un jour. Elle me dévisagea, sourit, Ce que je n'arrive pas à oublier, c'est que je ne suis pas un écrivain. Elle rentrait tôt chez elle corriger ses copies, préparer ses cours et, j'imaginai, écrire à quelque amoureux. Un soir je remarquai qu'elle était triste. Je l'emmenai au restaurant. Elle mangea deux fois rien. Moi, c'est elle que je dévorais des yeux. Je regardais ses mains, sa bouche, j'observais ses manières de chatte. Il faisait doux, comme souvent dans l'arrière-saison. On était devant sa porte, je lui pris la main. Elle posa la tête dans le creux de mon épaule et me dit Si tu entres, on ne se verra plus. Quand je quittai son corps au milieu de la nuit, je restai longtemps assis dans le square. De loin je voyais sa fenêtre allumée...



3

Régine PAQUET  
Rue de l'Ange au café



Assise au fond du café  
de la rue de l'Ange  
près du jukebox  
je croque des yeux  
une heure durant  
chaque jour  
des petits bouts  
de la vie des autres

D'elle qui entre  
haut perchée  
sur des talons  
en danger de rupture  
elle qui s'assoit toujours  
jambes haut croisées  
sur le tabouret  
à côté du comptoir  
et commande un whisky coca



De lui qui regarde  
les jambes trop offertes  
promesse d'ombre  
haut perchée  
entre les cuisses  
lui qui oublie  
de boire son café  
qui se refroidit  
tandis que ses sens à lui  
s'échauffent pour rien  
à l'envi



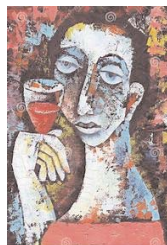
D'eux qui s'ennuient  
couple âgé de tant d'années  
à compter les heures grises  
d'une vie monotone  
eux qui sirotent  
à si lentes gorgées  
intermittentes  
une bière brune  
moins sombre  
moins amère  
que leurs regrets



Et celui qui se lève  
en repoussant sa chaise  
un peu trop fort un peu trop vite  
pour qu'on se prenne au piège  
de l'étagage de sa virilité  
poilue si poilue  
dans l'échancrure  
de son tee-shirt  
lui qui tangué chaque fois  
vers les WC  
regard soudain baissé  
comme un pantalon dézippé



Et les deux dans le coin  
mère et enfant  
l'une trop ronde  
chairs qui débondent  
l'autre si menue  
aux yeux de fuite oblique  
qui chavirent par à-coups  
quand elle tend la main  
vers le verre de vin rouge  
que sa mère lui refuse



dans un geste alenti d'indifférence



Et l'ombre aux boucles brunes  
qui va et vient  
vient et va  
du comptoir aux tables  
des tables au comptoir  
dans l'anonymat  
de son passé de son présent  
de ses désirs de ses pensées  
juste un prénom pour les habitués  
un prénom bouée d'espoir  
quand elle leur sert leur ration  
de réconfort quotidien

Et moi  
moi assise tout au fond  
près du jukebox  
qui me nourrit d'eux tous  
d'elles toutes  
sans savoir pourquoi  
juste le besoin  
de les regarder  
chaque jour dans ce bar  
rue de l'Ange  
abri des ailes cassées

